

Janusz Tazbir

LES VISIONS D'AVENIR DANS LA CULTURE DE L'ANCIENNE POLOGNE

Des opinions diversifiées étaient exprimées sur ce qui serait, suivant l'état social, la religion professée ou la situation politique du moment. La multiplicité et la diversité des visions d'avenir ne changent cependant rien au fait que l'on s'y intéressait beaucoup moins, en somme, qu'aux temps passés. Cela ne concernait évidemment pas le destin futur de l'homme sous l'aspect métaphysique. Pour la plupart des hommes, le principal souci était la crainte pour son salut ; celle-ci a connu une recrudescence à l'époque du développement de la Réforme, étant donné que toutes les fractions du christianisme proclamaient que seuls leurs fidèles entreraient au Royaume des Cieux, alors que les partisans des autres sectes ou Eglises étaient immanquablement voués à la damnation. Pour ce qui est de l'avenir du monde, on le traitait avant tout comme un scénario préparé par Dieu lui-même qui détenait la clef de l'abîme du jugement dernier. De lui aussi devait en dernier ressort dépendre le sort de l'Etat et de la nation. Dans ces conditions, la « futurologie » de ce temps se muait en une tentative de déchiffrer les desseins de la Providence ou de prévenir les châtements qu'elle se proposait à juste titre de faire fondre sur les Polonais.

Le passé était un objet du savoir, une mine surabondante d'exemples moraux, un lieu où l'on recherchait la généalogie des mouvements religieux, des états sociaux ou des dynasties. L'avenir en revanche était avant tout un objet de craintes individuelles et collectives, notamment pour le salut de son âme, pour le sort de la République nobiliaire ou enfin pour la destruction possible et inattendue du monde. On rappelait assez souvent aux concitoyens qu'ils devaient être dignes de leurs ancêtres héroïques, qu'ils devaient être les continuateurs de leurs grandes actions. Incom-

parablement moins souvent il était question de responsabilité vis-à-vis des descendants dont le sort allait pour une grande part dépendre de la forme et des réalisations du jour présent.

Le jésuite Piotr Skarga écrivait que dans les livres traitant du passé on pouvait apprendre entre autres l'art de gouverner l'Etat, de commander les armées, en un mot, acquérir la sagesse de la vie, indispensable à toute occasion¹. Quoique — pour autant que nous le sachions — il n'ait été nulle part affirmé *expressis verbis* que la connaissance de l'histoire permettait aussi de mieux comprendre l'avenir, une telle conclusion s'imposait à la fréquente expression de la conviction sur la répétabilité de l'histoire. Selon la *Chronique* de Marcin Bielski, l'histoire se répétait parce qu' « il n'y a rien de nouveau qui ne se soit produit plus tôt »². Le célèbre poète polono-latin Maciej Kazimierz Sarbiewski rappelait toutefois que le savoir que l'on y puisait pouvait apparaître inutile pour la connaissance de l'avenir si notre courage et notre vertu n'égalaient pas ceux des aïeux.

En employant la terminologie actuelle, on peut dire qu'en plus du rôle de « banque d'informations » (en tant qu'ensemble d'exemples), l'histoire assumait des fonctions auxiliaires par rapport à la futurologie sarmate. Une importance fondamentale y était évidemment accordée à l'*Écriture sainte* où se trouvaient non seulement l'histoire des origines du genre humain et la plus ancienne histoire du monde, mais aussi une description extrêmement plastique de sa fin (dans l'*Apocalypse*). Dans les prédictions des prophètes vétéro-testamentaires on décelait en revanche les futurs destins tragiques de la République nobiliaire. Par-dessus tout cependant dans la *Bible* justement étaient puisées les informations rudimentaires sur les vicissitudes de l'âme et du corps humain après la mort.

La foi universelle en la vie de l'au-delà où se trouvaient transposées certaines institutions terrestres, ne s'accompagnait pas de

¹ J. Tazbir, *Baronius et Skarga*, in : *Baronio storico e la controriforma. Atti del convegno internazionale di studi. Sora 6-10 ottobre 1979*, Sora 1982, p. 564.

² Cf. K. Dobrowolski, *Studia nad kulturą naukową w Polsce do schyłku XVI stulecia* [Études sur la culture scientifique en Pologne jusqu'à la fin du XVI^e siècle], Warszawa 1933, p. 73.

la conviction inverse, c'est-à-dire de la foi en la possibilité de créer le paradis sur terre. Tout comme d'ailleurs « l'âge d'or » était attribué exclusivement à des périodes depuis longtemps révolues, ou situé — dans sa version utopique — sur l'une des îles lointaines ou hors des frontières du monde connu des hommes. La transposition spatiale de ce mythe relevait exclusivement de la fantaisie de ses créateurs, chronologiquement cependant il n'était pas projeté dans l'avenir. Parmi les partisans polonais de la Réforme se manifestaient, il est vrai, surtout parmi les antitrinitaires du XVI^e siècle, certaines conceptions chiliastes. Elles étaient professées ayant tout par les antitrinitaires italiens installés à Cracovie : Giambattisto Bovio, Francesco Pucci et Fabrizio Pestalozzi, qui proclamaient parmi les artisans italiens établis dans la capitale de la Pologne des mots d'ordre sociaux égalitaires, dans « l'esprit de l'utopie chiliaste »³.

Parmi les partisans polonais de l'antitrinitarisme partageant la foi en l'imminence de l'abolition du règne de l'Antéchrist et en l'instauration sur terre d'un royaume millénaire des justes, se trouvaient surtout Stanisław Budzyński, Grzegorz Paweł et Jan Niemojewski. Leurs conceptions chiliastes différaient cependant des idées proclamées par Bovio, Pucci, ou de la doctrine professée par l'une des fractions de l'anabaptisme allemand. Les partisans polonais du chiliasme ne partageaient pas en effet des aspirations et espoirs aussi universalistes que ceux de Pucci qui considérait que le retour du Christ sur terre et l'instauration du paradis millénaire serait précédé de la réunification du monde chrétien et de la réunion d'un synode universel. Les frères polonais n'appelaient non plus personne à l'action armée pour accélérer l'instauration du paradis terrestre, comme le faisaient les partisans de Thomas Münzer. Ainsi donc la vision des antitrinitaires polonais n'était en aucune mesure universaliste ; elle différait du chiliasme de Pucci ou du sectarisme révolutionnaire des anabaptistes allemands par le quietisme et la résignation⁴. De cet esprit justement est

³ L. Szczucki dans la biographie de F. Pestalozzi, *Polski Słownik Biograficzny* [Dictionnaire biographique polonais], vol. XXV, 1980, p. 654.

⁴ Un relevé utile de ces idées est donné dans l'encyclopédie *Dieux d'hommes. Dictionnaire des Messianismes et Millénarismes de l'Ere Chrétienne*, sous la dir. de H. Desroche, La Haye 1969.

issue la tentative (1569 - 1572) de créer à Raków une communauté religio-sociale idéale où une poignée seulement d'élus pourraient réaliser les sévères idéaux éthiques, laissant tout le reste de l'humanité à son sort. De même que les tendances chiliastes mentionnées, proclamées par certains membres de la communauté antitrinitarienne, ainsi l'expérience même de Raków (qui d'ailleurs n'a pas fait les preuves du temps) a été résolument condamnée par la direction de l'Eglise des frères polonais (l'expression en ayant été donnée surtout par Faust Socin).

La société polonaise n'était pas la seule où l'on ait considéré sceptiquement la réalité de l'espoir que « le royaume des justes durera mille ans et ce sera un âge d'or dont on avait parlé il y a longtemps »⁵. Selon les historiens juifs contemporains, la foi en la venue imminente du Messie et dans le changement radical de l'avenir qui en découlerait, trouvait de faibles échos dans le milieu des Juifs polonais⁶. Il a fallu attendre les tueries des Juifs par les Cosaques au milieu du XVII^e siècle et d'autres persécutions pour voir se propager parmi les confesseurs du judaïsme l'espoir en la venue du Messie. Relativement grand est le retentissement de Sabataj Cevi vel Zevi (1626 - 1678) de Constantinople, marié avec la Juive polonaise Sara. Il s'est proclamé être le Messie annoncé par l'*Ancien Testament* ; en 1666 devait, selon lui, arriver le triomphe universel du judaïsme qui se serait supplanté, entre autres, à l'islamisme. Bien que « l'année du salut » n'ait pas répondu à ces espoirs et que Cevi ait lui-même embrassé le mahométhanisme, son enseignement était propagé parmi les Juifs polonais entre autres par Heschel, Soref ou Sadok de Grodno.

Pour en revenir aux visions purement polonaises de l'avenir, il faut constater qu'elles se caractérisaient par une lucidité très poussée et leur peu de prise à toutes sortes d'aspirations utopiques, quelles qu'aient été leurs sources. Ainsi la pensée réformatrice de Andrzej Frycz Modrzewski ne trouvait parmi ses contemporains

⁵ M. Bielski, *Kronika ... [Chronique...]*, Kraków 1564, fol. 136 verso.

⁶ G. D. Hündert. *No Messiah in Paradise : On the Absence of Millenarian Movements among East European Jews*, in : *First Annual Conference of the Institute for Academic and Communal Jewish Studies*, Montreal 1980.

qu'un faible retentissement. Lui-même, d'ailleurs, quand il brossait son programme de reconstruction extrêmement radicale du système social et politique de l'Etat, ne nourrissait que de faibles espoirs — semble-t-il — de voir réaliser ces projets dans leur totalité. Aux XVI^e - XVII^e siècles, la littérature politique occidentale foisonnait de projets d'instauration sur tout le continent d'une paix durable ou d'institution d'une fédération des Etats européens. Chez nous on n'écrivait que sur les chances d'aboutissement des nouvelles ligues antiturques qui conduiraient à la défaite de la Sublime-Porte, à la prise de Constantinople ou même à la délivrance de la Terre sainte. Pour autant que nous le sachions, de tous les écrivains de l'ancienne Pologne, seul Mikołaj Chabielski, un soldat, écrivain et voyageur contre sa volonté (fait prisonnier par les Turcs, il a combattu même en Ethiopie), se demandait ce qui arriverait après la victoire remportée sur les Turcs par la coalition où entraient le pape, l'empereur et les plus puissants rois européens (avec, en tête, les rois d'Espagne, d'Angleterre, de Pologne et de France).

Dans *Pobudka narodów chrześcijańskich na podniesienie wojny przeciwko nieprzyjacielowi Krzyża św.* (*Appel aux nations chrétiennes à faire la guerre à l'ennemi de la Sainte Croix*, 1615), Chabielski prévoyait qu'après la défaite de la Turquie il serait possible de mettre fin aux querelles et d'instaurer la concorde dans toute la chrétienté. A cette fin, il fallait élire un empereur et diviser l'Europe en douze royaumes qui comprendraient également des terres conquises sur les Turcs. De ces douze souverains devrait être élu l'empereur : ainsi le pouvoir suprême ne passerait pas aux mains d'une dynastie héréditaire, mais serait exercé par les souverains successifs « du premier au dernier dans l'ordre ». Chabielski destinait à la capitale de l'Europe réunifiée Constantinople où devaient avoir leur siège l'empereur élu et son conseil composé de rois ou de leurs représentants autorisés à voter. Ce conseil devait entre autres assurer la protection au Tombeau de Dieu et veiller au maintien de la paix dans toute l'Europe pour que tous les rois « agissent l'un contre l'autre dans la paix, la concorde, l'amour chrétien, sous la garde du pouvoir supérieur, chacun se

contentant du sien, ne désirant rien [d'autre] »⁷. Il semble bien que personne n'avait pris au sérieux les projets de Chabielski, je n'ai pas rencontré non plus de références à ses conseils dans la littérature antiturque de date ultérieure.

En Pologne n'a non plus vu le jour aucune utopie et celles publiées ailleurs (depuis l'ouvrage classique de Thomas More) avaient peu de lecteurs⁸. On observait avec satisfaction dans les cercles catholiques, et critiquement dans les hétérodoxes, les progrès de « la foi romaine » sur les autres continents du monde. Son triomphe définitif était cependant repoussé jusqu'à la période d'avant la fin de l'humanité, on considérait aussi que l'intérêt pour cette question devait avant tout être l'affaire de Rome et des agences qui en relevaient, et non pas des larges couches de la noblesse polonaise. Celle-ci, reconnaissant son système politique comme idéal, n'aspirait aucunement à l'imposer aux voisins ni à le propager dans le monde. On considérait certainement que tout comme le costume national polonais, les institutions indigènes de la vie politique seyaient exclusivement aux Sarmates épris par-dessus tout de liberté (c'est ainsi en effet que la noblesse aimait s'appeler au XVII^e siècle). Un grand nombre souhaitait évidemment la désagrégation de la Turquie, d'autres liaient certains espoirs de changement d'attitude de la Russie envers la Pologne à l'union personnelle avec cet Etat, mais en somme ce n'étaient pas des questions qui occupaient les esprits des « politiciens » nobles. Tout comme peu nombreux étaient ceux — et on ne saurait leur en vouloir — qui se faisaient du souci de l'accroissement dangereux de la puissance moscovite ou brandebourgeoise-prussienne.

On peut dire sans crainte de se tromper que toute la noblesse, quelle que fût sa religion, associait à la notion de nouveauté des idées nettement négatives. Tout changement était identifié à une déformation. Ce refus programmatique de toute *novitas* s'exacerbe au XVII^e siècle pour atteindre son apogée à l'époque saxonne. L'avenir souhaité se dessinait comme une simple continuation du

⁷ Cf. T. Mikulski, *Rzeczy staropolskie [Etudes sur l'ancienne Pologne]*, Wrocław 1960, p. 340.

⁸ J. Tazbir, *La culture de l'ancienne Pologne face à l'utopie*, « *Pensiero Politico* », vol. IX, 1976, n° 2/3, pp. 237 et suiv.

présent sous une forme inchangée. Ces idées ne pouvaient évidemment pas être partagées par les couches dénuées de privilèges d'état, ce qui ne veut cependant pas dire qu'elles attendaient du jour à venir des changements radicaux pour le mieux.

Si les paysans voyaient dans leurs rêves une amélioration de leur sort, c'était une amélioration individuelle, obtenue par la fuite vers l'Ukraine, par le passage sous le pouvoir d'un meilleur seigneur ou enfin par la mort du châtelain cruel. Je ne pense cependant pas qu'ils aient partagé la foi en la possibilité de changement de leur sort. Une note de résignation mise dans la bouche des représentants de cet état par les prédicateurs ou les poètes de diverses confessions semble correspondre assez fidèlement à l'atmosphère régnant dans les campagnes polonaises. En Dieu seul devait résider l'unique espoir sous forme de récompense céleste. Triste était la consolation d'un paulin Andrzej Gołdonowski qui, expliquant aux paysans qu'ils étaient heureux parce que, de leur vivant déjà, ils pouvaient souffrir le purgatoire composé d'« un travail pénible, d'un assujettissement incessant, des peines encourues de la part des seigneurs »⁹, admettait d'avance que l'avenir terrestre ne leur réservait que le tourment connu depuis des générations.

Les individus plus hardis, plus intelligents et entreprenants ne se soumettaient évidemment pas au climat de résignation générale, exprimé dans la conviction qu'en l'espace de quelques, quelques dizaines ou quelques centaines d'années, rien ne changerait dans le sort de la paysannerie. Au XVI^e siècle parvenaient jusqu'en Pologne des échos des guerres de la paysannerie menées dans d'autres pays (surtout en Allemagne), et au siècle suivant, quand les soulèvements cosaques eurent embrassé des provinces entières de la République nobiliaire, il pouvait en résulter pour les paysans polonais des espoirs de changement radical de leur destin. La rareté des sources n'autorise pas en ce point de jugements catégoriques, il semble toutefois que, simultanément, il y avait des facteurs agissant dans le sens de l'affaiblissement de ces espoirs paysans.

⁹ J. Tazbir, *Arianie i katolicy* [Antitrinitaires et catholiques], Warszawa 1971, pp. 227 - 228.

Ainsi donc l'exemple des Cosaques ou des montagnards habitués à porter les armes ne pouvait être éloquent pour les paysans polonais qui ne s'en servaient pas depuis des siècles. Pour ce qui est des insurrections en Ukraine, ce qui empêchait la propagation de cet incendie dans les territoires ethniquement polonais, c'était la spécificité des paysans ruthènes qui différaient des assujettis des environs de Cracovie, de Poznań ou de Varsovie par leurs moeurs, leur langue et — à vrai dire par-dessus tout — par leur religion. On peut donc dire que la possibilité de changement sur cette terre de l'avenir dans le sens de son amélioration se limitait, dans l'entendement de la paysannerie polonaise, aux hommes de foi « ruthène » ou « allemande », ayant une langue et des moeurs différentes.

La crainte de la révolte des sujets était une source d'angoisse pour la noblesse polonaise ou en voie de polonisation, davantage cependant au XVII^e siècle qu'au siècle précédent, quoiqu'en ce temps justement la propagande de la Contre-Réforme rappelât avec insistance que les mots d'ordre proclamés par Martin Luther et son « lieutenant » Thomas Münzer avaient déclenché l'incendie qui avait réduit à néant plusieurs centaines de châteaux, de résidences nobles et de monastères allemands. Non seulement les guerres de la paysannerie, mais aussi celles de religion qui ravaageaient au XVI^e siècle la France et l'Allemagne, façonnaient la sombre vision de l'avenir, alternative par rapport à la foi en la persistance éternelle du « paradis sarmate ». De retour de Paris, de Leyde, d'Anvers ou de Wittenberg, on exprimait souvent des craintes qu'il n'y aille chez nous « à la française », « à l'espagnole », que « cet incendie allemand » ne parvienne jusqu'à la Vistule. En Occident et en Orient on considérait avec inquiétude (ce à quoi nous reviendrons encore) la montée des tendances absolutistes et l'accroissement de l'arbitraire, au Sud — l'expansion de la Sublime-Porte qui s'approchait dangereusement des frontières de la République nobiliaire.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, presque toute l'Europe centro-orientale partageait la crainte de la conquête turque. L'expression « je préférerais vivre sous la domination turque » était devenue proverbiale comme une expression de protestation contre une in-

justice criante ou une dynastie haïe, à l'égal du juron « que l'enfer m'engloutisse »¹⁰.

De nombreux écrivains politiques polonais brossaient une vision assez concrète et effrayante de la domination turque. Le publiciste Orzechowski, populaire parmi la noblesse, suscitait l'effroi du lecteur en disant que le Turc changerait les églises en mosquées qu'il faudrait fréquenter sous peine de mort, enlèverait les enfants à leurs parents pour en faire des confesseurs de l'islam. En un mot, au lieu de « la liberté d'or » régnerait en Pologne « la cruauté sauvage, l'orgueil humiliant, un esclavage insupportable »¹¹. Au déclin du XVI^e siècle, Piotr Grabowski décrivait la manière dont le Turc, ayant conquis la République, anéantirait la noblesse, distribuerait ses biens aux pachas et à d'autres dignitaires, changerait la population en esclaves dont il exigerait un dur travail et des tributs. Dans la vision de Grabowski n'avait pas manqué l'élément particulier consistant en la nécessité de payer le tribut au nouveau seigneur sans le consentement de la Diète. Cette perspective devait particulièrement révolter la noblesse, habituée à quereller le roi pour les impôts, et amuser ceux qui connaissaient par autopsie les conditions de l'occupation turque dans les Balkans, où l'absence de parlement n'était pas le tourment le plus pénible.

Les diplomates polonais, les missionnaires ou les marchands qui traversaient la péninsule pour se rendre à Constantinople, disaient et écrivaient beaucoup sur le sort pénible de la population chrétienne, la persécution des prêtres, l'oppression fiscale à l'encontre de l'Eglise, la dépravation de la jeunesse, le sort bouleversant des galériens. Dans ces voyages, le Polonais de ce temps-là devait se sentir un peu comme un fétu dans « le véhicule du temps ». On se rendait en effet compte que le sort des Slaves méridionaux pouvait dans quelques années devenir le partage des Sarmates. La Sublime-Porte était dangereusement près.

Le sort des Hongrois dont la tragédie se jouait à proximité des frontières de la Pologne et sous les yeux des Polonais, pouvait

¹⁰ J. Krzyżanowski, *Mądrzej głowie dość dwie słowie* [A bon entendeur demi-mot suffit], vol. I : *Trzy centurie przysłów polskich* [Trois centuries de proverbes polonais], Warszawa 1960, p. 523.

¹¹ S. Orzechowski, *Dziela ...* [Oeuvres...], vol. II, Wrocław 1826, pp. 11 - 12.

faire une impression particulière sur la noblesse, surtout qu'elle ne souffrait ni les Turcs ni les Habsbourg qu'elle rendait responsables des malheurs des voisins. Les porte-parole de la Contre-Réforme (avec Skarga en tête) voyaient en cela un châtement de Dieu pour la tolérance manifestée à l'hérésie, les adversaires de l'anarchie, en revanche, en rendaient coupable la mésentente qui déchirait la Hongrie. Tous, cependant, indépendamment de leurs opinions politiques ou religieuses, nourrissaient de graves craintes qu'un malheur analogue ne frappe la Pologne.

Dans l'Etat turc on rencontrait non seulement des chrétiens inflexibles quoique durement éprouvés ; nombre d'entre eux abandonnaient en effet la foi des ancêtres sous le coup des répressions ou cédant au mirage d'une carrière éblouissante. Dès la fin du XV^e siècle, lors des incursions tartares des années 1499, 1500 et 1501, de nombreux nobles avaient embrassé l'islamisme, voulant ainsi préserver de l'esclavage leurs familles et leurs demeures de la destruction. Nos ambassades voyaient plus tard des compatriotes aux côtés même des vizirs ou les rencontraient pendant les tractations polono-turques. Ce n'étaient sans doute pas des cas tellement isolés si le problème de l'apostasie et des renégats occupe une place importante dans la littérature anti-islamique. On appréciait d'une façon assez réaliste les motifs de ces conversions ; « en partie, ils renoncent à la foi pour échapper au malheur et aux tourments, d'autres, parce qu'ils espèrent des dignités et des offices temporels », lisons-nous dans la traduction polonaise des *Relations universelles* de Giovanni Botero (1609), éditée par Paweł Łeczycki¹². Rien d'étonnant de ce fait que l'on se posât la question comment se comporterait, dans une situation analogue, la noblesse polonaise. Et il faut avouer que la réponse ne lui était pas très favorable.

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, Tomasz Młodzianowski avouait qu'au cours de ses pérégrinations missionnaires à travers la Turquie, il n'avait rencontré aucun Ruthène ou Polonais qui, ayant perdu l'espoir de rentrer au pays ne se soit « turquisé ». Ceci étant, le prédicateur jésuite écrivait crûment qu'il en serait de

¹² G. Botero, *Relatiae powszechne* [*Relations universelles*], IV^e partie, Kraków 1613, p. 153.

même dans toute la République nobiliaire. Si elle passait sous la domination du sultan et que celui-ci ait menacé ses citoyens nobles ou bourgeois de tortures, d'une part, et de la privation des privilèges d'état de l'autre, ils accepteraient massivement le mahométanisme¹³. Aussi la possibilité de l'occupation turque suscitait-elle, semble-t-il, la plus grande horreur, car elle équivalait à la damnation éternelle de tant d'âmes de renégats faibles de caractère et d'une résistance psychique insuffisante.

L'alternative de cet avenir de la Pologne était la vision optimiste contenue dans les prophéties, qui circulaient d'ailleurs dans toute l'Europe, sur la chute de l'Empire ottoman ou, même, sur la conversion de ses habitants avec, en tête, le sultan¹⁴. Elles parvenaient également en Pologne ; Mikołaj Chabielski déjà mentionné écrivait que les astrologues avaient de longue date prédit aux Turcs que justement les guerres avec la Pologne apporteraient la chute de leur puissance. Tous avaient été surpassés dans l'optimisme par le franciscain Wojciech Dembołęcki, que les contemporains ne traitaient d'ailleurs pas sérieusement. Il prédisait à sa patrie que non seulement elle vaincrait la menaçante puissance turque mais elle établirait aussi sa domination politique sur le monde. Selon lui, on peut lire dans l'*Ancien Testament* que le roi de Pologne « ayant battu les Turcs » transférera son siège en Syrie sur le mont Liban. Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, Wespazjan Kochowski soutenait que, par le sabre sarmate seraient libérées la péninsule Balkanique et l'Égypte, « après quoi le Perse et le Nègre et la Chine lointaine tendront les mains vers Dieu »¹⁵. Ces espoirs ont reçu un nouvel éclat après la victoire de Vienne ; en 1684, le jésuite Teofil Rutka publiait l'opuscule *Miecz przeciwko*

¹³ T. Młodzianowski, *Kazania i homilie...* [Sermons et homélies...], vol. I, Poznań 1681, p. 227.

¹⁴ Cf. C. Göllner, *Die Türkenfrage in der öffentlichen Meinung Europas im 16. Jahrhundert*, București 1978, pp. 334 et suiv.

¹⁵ J. Ujejski, *Dzieje polskiego mesjanizmu do powstania listopadowego włącznie* [Histoire du messianisme polonais jusqu'à l'insurrection de novembre inclusivement], Lwów 1931, pp. 45-46, et J. Tazbir, *Rzeczpospolita i świat. Studia z dziejów kultury XVII wieku* [La République nobiliaire et le monde. Etudes sur l'histoire de la culture du XVII^e s.], Warszawa 1971, p. 70.

Turkom od Chrystusa [...] na obronę i odebranie królestw chrześcijańskich podany (Le glaive remis par le Christ [...] contre les Turcs pour la défense et la reprise des royaumes chrétiens), dans lequel il citait les prophéties parlant de la chute imminente de la Sublime-Porte, et parmi elles celles qui proviendraient des Turcs eux-mêmes. L'une de ces prophéties annonçait que « leur Etat doit périr du fait des Polonais »¹⁶. Les écrivains orthodoxes, à leur tour, étaient enclins (comme le faisait Łazarz Baranowicz en 1671) à attribuer la victoire attendue à l'alliance militaire de Moscou et de la République nobiliaire, ou même au tsar seul (Joanicjusz Galatowski en 1683). On renouait d'ailleurs ainsi avec la théorie lancée depuis la chute de Byzance que Moscou justement serait la troisième Rome¹⁷.

Malgré tout, pour ce qui est de l'évolution des rapports polono-turcs, on croyait plutôt aux pessimistes qu'aux prophéties. Pendant tout le XVI^e siècle, les hommes politiques polonais s'efforçaient d'éviter de provoquer la menaçante puissance ; la société nobiliaire accueillait sceptiquement les projets de grande ligue antiturque, lancés par Vienne et Rome. Elle n'a pas non plus accordé son appui aux projets utopiques de Ladislas IV qui rêvait d'une grande expédition contre Stamboul et de la libération des Slaves balkaniques de l'esclavage turc. On ne prenait pas au sérieux, semble-t-il, la possibilité d'un changement radical de la carte politique de l'Europe, et cela au mieux comme au pire. D'une part donc, on ne croyait pas sans doute que la Turquie reculerait jusqu'aux frontières du commencement du XV^e siècle. D'autre part, jusqu'à l'invasion suédoise (1655), très peu nombreux étaient ceux qui comptaient avec la possibilité de la chute de l'Etat ou de la perte de l'indépendance. On le disait cependant, généralement dans l'ardeur rhétorique, afin d'exprimer son indignation pour les dimensions des péchés sociaux qui entraîneraient pour toute la nation un horrible châti-

¹⁶ J. Nosowski, *Polska literatura polemniczno-antyislamistyczna XVI, XVII i XVIII w. Wybór tekstów i komentarze* [La littérature polémico-antislamique polonaise des XVI^e, XVII^e et XVIII^e s. Choix de textes et commentaires], I^e partie, Warszawa 1974, p. 423.

¹⁷ C. Backvis, *Les Slaves devant la « leçon » turque à l'aube des temps modernes*, « Revue de l'Université de Bruxelles », 1955, n^o 2/3, *passim*.

ment si elle ne s'en relevait pas. A de telles menaces recouraient aussi les auteurs des projets hardis de réformes, qui s'efforçaient de convaincre le lecteur de la nécessité de leur réalisation, sans quoi l'Etat serait immanquablement anéanti.

Sous le règne de Sigismond-Auguste (1548 - 1572), des visions sombres de l'avenir de l'Etat et de la nation sont développées dans de nombreuses oeuvres, tant en poésie que dans la prédication et les publications politiques. C'est alors que la menace de la perte de l'indépendance a pris place dans le canon rhétorique de la plupart des prédicateurs. En plus de Melchior de Mościska, de Wojciech de Pilzno et d'autres orateurs de la chaire, des sermons particulièrement bouleversants étaient prononcés par Łukasz de Lwów (dit Lwowczyk), un célèbre dominicain qui le faisait d'une manière particulièrement suggestive. La destruction attendue devait venir non seulement du sud, comme nous le disions précédemment, mais aussi du côté des plus proches voisins. Le topos de la Pologne en tant qu' « île », pour le moment calme mais menacée de toutes parts, et cela de plus en plus, était pour de bon entré dans la littérature politique polonaise. A la diète de 1605, Jan Ostroróg rappelait aux députés que cinq voisins menaçaient notre patrie, et notamment le Turc, le Tatar, le Moscovite, le Suédois et le Brandebourgeois. Ainsi « la Couronne de Pologne voisine avec des ennemis plus nombreux que n'en ont les autres royaumes [...] elle en est de toutes parts cernée »¹⁸.

La spécificité insulaire des Polonais venait des conflits non seulement politiques, mais aussi confessionnels (puisque la République nobiliaire voisinait avec les luthériens, les orthodoxes ou les confesseurs de l'islam) et institutionnels, car chez la plupart des voisins régnait un despotisme extrême (la Sublime-Porte, Moscou) ou commençait à s'instaurer l'absolutisme (le Brandebourg—Prusse). Rien d'étonnant que les rêves sombres sur l'avenir sarmate comportaient, en tant que composante stable — en plus de la conquête par la Turquie — la possibilité d'être inondés par la mer hostile qui nous baignait de toutes parts. Un publiciste anonyme du début du XVII^e siècle voyait la Pologne comme un

¹⁸ A. Strzelecki, *Sejm z r. 1605 [La diète de 1605]*, Warszawa 1921, p. 110.

château assiégé d'un anneau étroit d'ennemis sous l'espèce de Tatars, Turcs, Valaques, Moscovites et Allemands. Les comparaisons à un camp ou un château supposaient la possibilité non seulement de sa conquête, mais aussi de son partage, elles étaient donc une sorte d'anticipation des futurs démembrements.

Au déclin du règne de Sigismond-Auguste, la situation géopolitique de l'Etat n'était pas la seule qui faisait penser avec une anxiété particulière à l'avenir. On voyait en effet régner la conviction généralisée qu'avec l'extinction de la dynastie (des Jagellons), la Pologne s'était trouvée à un tournant de l'histoire. La vision d'une forme nouvelle de gouvernement, celle notamment de l'absolutisme, et de la domination qui s'y rattachait des étrangers, ennemis jurés, comme on le pensait généralement, de « la liberté d'or », apparaît maintes fois dans les écrits politiques de la noblesse. On étalait devant les lecteurs le triste tableau du droit bafoué, des sentences prononcées sans jugement « sur toute déposition et accusation du paysan ». Et on n'oubliait pas d'ajouter que les étrangers achèteraient toutes les marchandises et spoliéraient des biens la noblesse que les guerres éternelles menées par le roi ravalerait « à l'état rustre ». On brandissait également la menace de la disparition des moeurs et de la langue nationales, comme cela avait lieu au sud où « la langue et la nation allemandes évincent la tchèque »¹⁹.

Tout nouvel interrègne ou tout désordre interne apportaient une nouvelle vague de craintes pour le sort de la République nobiliaire, suscitées non seulement par l'analyse de la situation politique du moment, mais aussi par une certaine historiosophie générale, et notamment par la conviction que même les Etats les plus puissants sont sujets, tels des organismes, à des maladies qui aboutissent à la mort. L'intérêt pour l'Antiquité, si vivant aux XVI^e et XVII^e siècles, ne permettait pas d'oublier le sort de Rome, la lecture de la *Bible* fournissait une occasion de connaître l'histoire d'autres Etats puissants irréversiblement disparus de la carte de l'Europe ou de l'Asie. Puisque des empires, des nations et des tribus disparaissaient irrévocablement après un certain temps, pourquoi ce sort aurait épargné la Pologne ?

¹⁹ J. T a z b i r, *Arianie i katolicy*, pp. 244 - 246.

La possibilité de la chute de l'Etat était également déduite du parallèle entre l'histoire de la nation polonaise et celle de la nation juive. Mikołaj Rej déjà, quand il annonçait la chute de la Pologne, citait littéralement l'*Ancien Testament* dans la conviction que les menaces de Jéhovah correspondaient pleinement au destin futur de ses compatriotes. Józef Ujejski a très justement remarqué que dans ces analogies polono-juives se laissent distinguer trois degrés. Le premier, c'est « de se servir des exemples bibliques comme d'un argument des avertissements d'actualité ». Le degré suivant, c'est « l'annonce de l'avenir à partir des prophéties bibliques, en vertu de l'analogie que l'on découvre entre la situation qui avait engendré les prophéties et la situation actuelle ». Le troisième degré enfin consiste à « rapporter ces prophéties à la situation actuelle », à affirmer que le prophète biblique avait prévu « justement ce qui se passe ou doit se passer maintenant chez nous et avec nous »²⁰. De là vient que, dans sa célèbre vision de l'anéantissement de la Pologne, Skarga invoque continuellement des prophètes vétéro-testamentaires dans la conviction que leurs prédictions, qui pourtant se sont déjà vérifiées dans le plus menu détail, rendent exactement le futur destin tragique de la République nobiliaire. Par ailleurs, selon l'auteur des *Kazania Sejmowe* (*Sermons de Diète*), elles doivent en de nombreux points rappeler l'histoire de la diaspora de la nation juive. Comme les Juifs, les Polonais deviendront en effet partout un objet de moquerie et d'abjection, ils resteront non seulement sans roi ni Etat, mais aussi sans patrie, dispersés qu'ils seront dans le monde entier. Dans l'esclavage s'estomperont les différences sociales et disparaîtra l'identité ethnique ; les Polonais perdront leur langue²¹ (tout comme, ajoutons-le, les Juifs l'hébreu). Ainsi le Juif, méprisé dans la société de la République nobiliaire, ce banni dépossédé à tout jamais de sa patrie, devait être l'image — suscitant l'effroi — du Polonais futur. En règle générale presque, cela s'accompagnait de la conviction que les deux nations, la polonaise et la juive, avaient

²⁰ K. Ujejski, *op. cit.*, p. 32.

²¹ Cf. J. Tazbir, *Le programme socio-politique de la Réforme catholique en Pologne*, « *Memorie Domenicane* », 1972, n° 3, p. 74 (*Motivi di riforma tra '400 e '500*).

été appelées par Dieu à réaliser ses grands projets. Comme il avait autrefois témoigné aux Israélites des bienfaits sans bornes, et les punissait horriblement pour la plus petite enfreinte de l'alliance, ainsi fera-t-il fondre sur les Polonais des désastres cuisants pour des délits qui restent sans conséquence pour d'autres nations, celles-ci n'étant pas liées avec lui par une alliance directe.

Au milieu du XVII^e siècle, ces menaces tirées de l'*Ancien Testament* se sont muées en une vision extrêmement concrète et effroyablement réaliste des destins futurs de la Pologne. Nous la devons, comme on le sait, au roi Jean-Casimir qui, à la diète de 1661, a non seulement cité par leurs « noms » les trois futurs copartageants, mais a énuméré les territoires qui leur incomberaient. Appelant à réaliser les réformes institutionnelles projetées, le monarque avertissait que sans elles pouvait intervenir le démembrement de la Pologne (appelé en ce temps *roztargnienie* — déchirement). Ainsi Moscou tendrait à prendre le Grand-Duché de Lituanie jusqu'au-delà du Bug et de la Narev, l'électeur du Brandebourg annexerait la Grande-Pologne et la Prusse Royale (cette dernière, peut-être, de partage avec les Suédois), l'Autriche tendrait à occuper Cracovie et les voïvodies environnantes. Jean-Casimir prévoyait que personne ne serait en état de s'y opposer. Les armées sans solde de la République nobiliaire seraient facilement corrompues avec de l'argent, ou bien elles s'érigeraient en confédération pour imposer un nouveau roi²². Jean-Casimir a répété ses menaces au moment de son abdication, à la diète de 1668. Ainsi donc le dernier Vasa sur le trône de Pologne était apparu être un meilleur prophète et plus exact que Skarga. On ne saurait s'en étonner si l'on considère l'effroyable désastre essuyé par la République nobiliaire en 1655. Il avait provoqué dans la société polonaise une véritable « psychose de catastrophisme » reflétée entre autres dans les oeuvres de Wespazjan Kochowski et de Kasper Twardowski. Elle envahit les esprits plus sensibles au point que, par exemple, le prédicateur du roi Jean-Casimir, Wojciech Cieciszowski (1607 -

²² S. Ochman, *Sejmy lat 1661 - 1662. Przegrana batalia o reformę ustroju Rzeczypospolitej* [Les diètes des années 1661 - 1662. La bataille perdue pour la réforme du système politique de la République nobiliaire], Warszawa 1977, pp. 90 - 91.

1675), « est tombé dans la mélancolie accompagnée d'une anxiété pathologique pour l'avenir de la Pologne »²³.

En 1670 est écrit « l'entretien sur les sources et les effets des dissensions présentes, sur la détérioration des délibérations publiques et leur déroulement à main armée », de la plume du jésuite Walenty Pełski. Rédigé sous forme de conversation entre deux « politiciens », il portait sur la réforme de la conduite des diètes et sur l'avenir de la République nobiliaire. Le premier des discutants le voyait malgré tout en rose, car la Providence divine ne permettrait pas la perte de la Pologne. Le second, en revanche, rappelait que d'autres nations avaient tenu un langage analogue « et avaient été en peu de temps acculées à la chute »²⁴. Dans les écrits politiques ultérieurs, le courant optimiste devait nettement prendre le dessus. Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle peu de Polonais croyaient en la chute de leur patrie et en la perte de l'indépendance (à remarquer que ce terme n'apparaît dans le sens actuel du mot que dans les oeuvres du temps de la confédération de Bar)²⁵.

On se préoccupait peu de la perte d'une partie du territoire puisque les frontières de la République nobiliaire — à l'exception de la seule occidentale — avaient toujours connu aux XVI^e - XVII^e siècles des variations, à l'avantage une fois d'une partie, une autre fois de l'autre. Croyant que le sabre polonais était indispensable pour la défense de l'Europe chrétienne (le fameux rempart), le blé polonais pour l'alimentation de l'Occident et l'Etat lui-même pour le maintien de l'équilibre sur le continent, on se leurrait également de l'espoir que la Providence veillerait sur les Polonais. Et puisque le Stratège divin leur avait assigné cette place justement sur la carte de l'Europe, il n'admettrait pas que la Pologne en disparaisse

²³ S. Bednarski dans la biographie de W. Cieciszowski in : *Polski słownik biograficzny [Dictionnaire biographique polonais]*, vol. IV, Kraków 1938, p. 40.

²⁴ Idem, *Upadek i odrodzenie szkół jezuickich w Polsce. Studium z dziejów kultury i szkolnictwa polskiego [La chute et la renaissance des écoles jésuites en Pologne. Etude sur l'histoire de la culture et de l'enseignement polonais]*, Kraków 1933, pp. 415 et suiv.

²⁵ F. Pełowski, *Słownictwo i frazeologia polskiej publicystyki okresu oświecenia i romantyzmu [Le vocabulaire et la phraséologie des écrits politiques polonais des Lumières et du romantisme]*, Warszawa 1961, pp. 44 et suiv.

pour devenir la proie de l'agression musulmane ou schismatique. Ce motif apparaît dans le sermon de Andrzej Stefanowicz prononcé pendant l'invasion suédoise. Celle-ci aurait été, selon l'opinion généralisée parmi le clergé, un châtement de Dieu pour les péchés, et le jugement sur la Pologne se déroulait au ciel. La situation semblait grave, puisque des réquisitoires étaient prononcés même par ses patrons : depuis st Stanislas de Szczepanowo jusqu'à st Stanislas Kostka. Le verdict a déjà été rendu par Dieu et signé. Au dernier moment cependant, dans le procès est intervenue la Mère de Dieu, qui a dit à son Fils : « Toi, Juge juste et mon Fils, comment pourrai-je supporter la perte de mon peuple ? »²⁶.

« Le Déluge » où, comme devait l'écrire plus tard l'abbé Majchrowicz, « toutes les nations à l'entour (à l'exception de l'empereur chrétien) s'étaient comme conjurées pour détruire les Polonais : le Suédois avec le Brandebourgeois, Chmielnicki avec les Cosaques, les Tatars et le Moscovite, Rakoczi avec les Hongrois, et enfin les Turcs »²⁷, était considéré uniquement comme une déposition momentanée au tombeau de « la liberté d'or » nobiliaire, après laquelle devait venir la résurrection. Les ténébreuses prédictions de Jean-Casimir de 1661 et 1668, mentionnées ci-dessus, étaient reçues avec incrédulité et indifférence. Même les auteurs de ces pronostics pessimistes, avec le dernier Vasa en tête, croyaient que si les Polonais amendaient le régime de l'Etat, les voisins non seulement ne seraient pas en état de rien leur faire, mais encore tomberaient eux-mêmes sous la dépendance de la République nobiliaire. C'est aussi d'ailleurs ce que pensaient les étrangers, si l'on considère qu'Adam Contzen, un jésuite, écrivait que si les Polonais instituaient chez eux la monarchie héréditaire, ils pourraient occuper tous les Balkans et « faire irruption à Constantinople ou, par la mer, en Asie, chose que les Turcs craignent vraiment »²⁸.

²⁶ A. Stefanowicz, *Dzielo zbawienia ludzkiego ...* [L'oeuvre de salut de l'humanité...], II^e partie, Kraków 1678, p. 103.

²⁷ S. Majchrowicz, *Trwałość szczęśliwa królestwa albo ich smutny upadek ...* [L'heureuse pérennité du royaume ou sa triste chute...], II^e partie, Lwów 1764, p. 297.

²⁸ J. Tazbir, *Rzeczpospolita i świat*, p. 194.

De même l'opinion politique de l'Europe n'avait pas reconnu l'occupation passagère du territoire par les Suédois comme un fait irréversible. Cette circonstance faisait le triomphe de Jan Amos Comenius qui travaillait depuis longtemps sur une alliance (sous le patronage de l'Angleterre) des pays protestants (la Suède et la Transylvanie) contre la catholique Pologne. Leur victoire devait détruire la Babylone habsbourgeoise-catholique et instaurer le règne du Royaume du Christ sur terre. Comenius prenait au sérieux les prédictions de ses coreligionnaires qui, beaucoup plus tôt, avaient annoncé l'abolition imminente de « l'Antéchrist romain », la défaite générale du catholicisme en Europe et le retour des exilés tchèques dans leur patrie. Vers la fin des années vingt du XVII^e siècle, ces prophéties étaient proclamées par Krzysztof Kotter et Krystyna Poniatowska, célèbre pour ses prophéties, et au milieu du même siècle, par Mikołaj Drabik qui avait séjourné également en Pologne. Il s'était acquis une popularité considérable bien qu'aucune de ses prédictions ne se soient réalisées. Ainsi Drabik annonçait non seulement l'abolition de la dynastie des Habsbourg dès avant 1652, mais encore il prédisait la conversion des Turcs, l'élection de Janusz Radziwiłł au trône de Pologne, et de Louis XIV en tant qu'empereur (ce qui devait arriver en 1666). Les prophéties de Kotter, Poniatowska et Drabik étaient colportées par Comenius qui les avait reproduites dans son opuscule *Lux in tenebris* de 1657 (elles devaient prétendument inciter Rakoczi à envahir la Pologne). On y revenait encore vers la fin du XVII^e siècle.

La possibilité de la destruction de la République nobiliaire, inscrite dans les visions de l'avenir, était à la fois métaphysique et rationaliste. Métaphysique, parce que l'exécuteur de la sentence devait être Dieu lui-même, mortellement offensé par la nation sarmate élue. Puisque seul l'individu, et non pas la communauté ethnique (la nation) ou politique (l'Etat), avait une existence dans l'au-delà, il devenait clair que le châtement comme la récompense devaient avoir lieu dans la vie temporelle de la nation ou de l'Etat. Le respect des conditions de l'alliance devait assurer aux Polonais la prospérité : la puissance politique et le bien-être. La rupture de l'alliance équivalait à l'expulsion de la noblesse du paradis sarmate

comme, avant les siècles, Jéhovah avait chassé d'un paradis analogue les premiers parents. De même que leurs descendants, et plus tard les Israélites, avaient fait pénitence pour les fautes des ancêtres, ainsi le châtement de Dieu devait être étendu à de nombreuses générations de Polonais. Simultanément cependant, en plus du métaphysique, le châtement avait un certain aspect rationaliste, car c'était, premièrement, un châtement infligé pour des fautes concrètes contre le Créateur (leur catalogue complet sous forme des six péchés les plus graves qui rongent l'organisme de la République nobiliaire, avait été dressé dans les *Sermons de Diète* par Piotr Skarga). Deuxièmement, il différait de l'entendement fataliste de l'avenir, tel qu'il apparaissait dans les religions antiques ou dans l'islam, par ce qu'il se référait au libre arbitre des Polonais capables de détourner le danger qui les menaçait. Ainsi pénétrait-on d'ailleurs dans les complications typiques de toute l'interprétation catholique de la prédestination. Dieu connaît depuis des siècles le sort de chaque homme, de toutes les nations et de tous les Etats, en même temps cependant la forme de ces destins dépend de leur propre volonté. Ainsi, malgré l'omniscience du Créateur, le salut et l'anéantissement de l'Etat dépendent également de l'esprit de sacrifice et du patriotisme de ses citoyens. A ces sentiments justement en appelaient tous les auteurs qui déployaient aux yeux des lecteurs les effroyables visions de la chute de la patrie.

En même temps cependant on croyait que l'histoire future du monde est inscrite dans la conscience de l'Etre qui le gouverne. D'où la tentation constante de lever le rideau des desseins de la Providence. Des pronostics s'arrogeant le titre de scientifiques étaient fabriqués par les astrologues dont les prédictions suscitaient un grand intérêt dans différents cercles de la société. Il y en avait dans les cours royales et dans celles des magnats, nombre d'entre eux étaient attachés à l'Académie de Cracovie, où nombreux étaient également les professeurs qui trouvaient dans l'établissement de prédictions une source de revenus parfois importants. Rien d'étonnant que les astrologues se soient efforcés d'accroître l'importance et la signification de leur profession : Jan de Głogów déjà († 1507) écrivait : « Si tu veux prédire l'avenir des

royaumes, des villes et des châteaux, tu dois savoir sous quelle constellation ce royaume ou cette ville ont été fondés »²⁹.

Il en allait cependant diversement de l'exactitude des prédictions. Ainsi écrivait-on, d'une part, que l'astrologue Jan de Głogów aurait prédit la révolte de Martin Luther, Kasper Goski aurait annoncé la victoire de Lepanto, l'astrologue de Gdańsk Wilhelm Misocacus — le siège de cette ville par Bathori en 1577 (et cela en détail !), Jan Brożek — l'attentat contre Sigismond III Vasa, l'astrologue de Ladislas IV — l'emprisonnement de Jean-Casimir en France, Mikołaj Żórowski, en automne 1655, non seulement le désastre des Suédois, mais encore la mort de leur roi à l'étranger.

D'autre part, il y avait aussi des prédictions absolument manquées, dues aux pieux désirs et aux sympathies religieuses de leurs auteurs, et non à l'analyse lucide de la situation politique ou des possibilités militaires en présence. Nous avons déjà mentionné les nombreuses prédictions non accomplies de la chute rapide de la puissance turque. Dans l'élegie *Jonas Propheta* (écrite en 1535), retentissante en son temps, Jan Dantyszek menaçait Gdańsk de l'anéantissement total s'il ne répudiait pas les erreurs du luthéranisme (dans sa chronique, le dominicain Szymon Grunau étendait la même menace à toute la Prusse dominée par l'hérésie). S'identifiant au prophète Jonas, Dantyszek annonçait au plus grand port de la République nobiliaire le sort de Ninive. Cette élégie a acquis une grande popularité, elle avait aux XVI^e et XVII^e siècles de nombreuses réimpressions et des traductions en allemand et en polonais. On y revenait à l'occasion de tous les litiges des rois de Pologne avec Gdańsk et à d'autres moments critiques pour cette ville. Par ailleurs, comme on l'a déjà mentionné, les protestants rendaient la monnaie aux catholiques en annonçant à diverses occasions la chute de leur papauté.

Rien d'étonnant de ce fait que les prophètes comme leurs pronostics soient devenus le sujet d'élection de toutes sortes de parodies et de persiflages, où prévalait surtout le sens de l'humour populaire (les plus anciennes oeuvres de ce genre ont vu le jour en

²⁹ R. Bugaj, *Nauki tajemne w Polsce w dobie Odrodzenia* [Les sciences occultes en Pologne à l'époque de la Renaissance], Wrocław 1976, pp. 88 et suiv.

1544)³⁰. Au déclin du XVI^e siècle, Jan Tenacjusz écrit avec un peu d'exagération que l'astrologie « est dans notre Pologne [...] la plus méprisée et étouffée »³¹. Grzegorz Cnapius était d'avis que parmi les prédictions se réalisent uniquement celles qui concernent le temps qu'il fera ; il ne prisait pas non plus leurs auteurs. « Il y a chez nous des divinateurs, mais ils sont grossiers et bêtes, et ceux qui s'en occupent pêchent », lisons-nous dans son dictionnaire³².

Le non-professionnel pouvait lui aussi s'amuser à prédire l'avenir. Il suffisait d'observer attentivement le firmament pour voir si la comète de mauvais augure n'y apparaissait. La croyance comme quoi elle annonçait toutes sortes d'événements extraordinaires était assez généralisée en Europe jusqu'au milieu du XVII^e siècle. Ceux-là même qui s'efforçaient de concilier la théologie et les sciences exactes, admettaient qu'une partie seulement de ces corps célestes provenait des « émanations » des étoiles et des planètes, et que les autres précédaient différents événements violents et fléaux, dont les guerres, les épidémies, les invasions. On prédisait aussi l'avenir à partir de l'apparition de signes miraculeux sur le firmament, ainsi que des aigles, des corbeaux ou des corneilles, et, en général, du comportement des animaux. Tous ces signes précédaient — à quelques exceptions près — les malheurs que les hommes étaient incapables de détourner. C'était également le cas du contenu de toutes sortes de prophéties formulées, en ce qui concerne l'avenir, d'une manière extrêmement confuse, présentant en revanche avec exactitude les temps passés bien connus des auteurs et des lecteurs. En imitant les retentissantes prédictions qui définissaient les futurs papes au moyen de caractéristiques latines formulées en deux mots, le principal polémiste religieux polonais Stanisław Reszka, abbé de Jędrzejów et diplomate, aurait annoncé à l'extinction de la dynastie des Jagellons le règne de Henri de Valois qu'il avait appelé *Flos vallis*, d'Etienne Bathori (*Nominis corona*), des trois Vasa successifs (*Exul fortunatus*, *Gloria*

³⁰ Cf. J. Krzyżanowski, *Astrologia [Astrologie]*, in : *Słownik folkloru polskiego*, Warszawa 1965, pp. 22 - 23.

³¹ Z. Gloger, *Encyklopedia staropolska ilustrowana [Encyclopédie illustrée de l'ancienne Pologne]*, vol. I, Warszawa 1958, pp. 82 - 84.

³² Cnapius, *Thesaurus polono-latino-graecus*, Kraków 1621, p. 1346.

succedens et *Manipulus sterilis*). En chacun de ces termes, les futurs interprètes voyaient une définition juste des traits du souverain donné : ainsi Sigismond III Vasa devait être *Exul fortunatus* car, quoique exilé de Suède, il avait régné longtemps et glorieusement en Pologne. Kołodzki, qui rapporte avec considération, en 1727, ces prédictions, selon lui justes, de Reszka, considère comme chose naturelle qu'il ait prévu après les Saxons une longue suite de rois polonais³³.

Le désir de prévoir l'avenir devait être général si dans les manuels de théologie morale et dans les examens de conscience une place distincte était réservée à la condamnation de toutes sortes de divinations. De même les synodes particuliers se prononçaient sur ce sujet. Au début du XVII^e siècle déjà, Marcin Szyszkowski, à l'époque évêque de Łuck, avait interdit à l'un des synodes la lecture de toutes sortes de pronostics et d'almanachs astrologiques qui propageaient « des opinions superstitieuses ». Quoique nous connaissions une quinzaine de prophètes mineurs, jusqu'à l'époque de la confédération de Bar aucun d'entre eux ne s'était durablement inscrit dans la mémoire de la postérité. Il a fallu attendre le célèbre abbé Marek (Jandołowicz) pour voir inaugurer une galerie de prophètes du désastre national (et de la renaissance), dans laquelle a été par la suite inscrit Wernyhora et, quelque peu plus tard, Piotr Skarga.

On ne croyait pas en la pérennité des constructions humaines (qui, surtout dans les conditions polonaises, tombaient la proie des guerres, des incendies ou de l'incurie), mais en la persistance de la mémoire des faits des grands hommes qui avaient mérité de l'Eglise et de la patrie. Les temps futurs devaient les connaître grâce à l'histoire, appelée pour cette raison « génératrice de l'immortalité », sonnerie de la trompe qui introduisait sur la scène des hommes reposant depuis longtemps dans les tombeaux. Leurs vertus et leurs mérites devaient avoir une valeur durable, surpassant toutes les générations, ils devaient à tout jamais être imités par les descendants³⁴. A côté des rois et des hetmans, des

³³ A. Kołodzki, *Thron ojczyzny albo palac wieczności ...* [Le trône de la patrie ou le palais de l'éternité...], Poznań 1727, pp. 283 - 284.

³⁴ Cf. K. Dobrowolski, *op. cit.*, p. 66.

évêques et des saints, les poètes eux aussi comptaient sur la mémoire éternelle des futures générations. Ce n'est pas en vain que Jan Kochanowski les appelait égaux aux monarques.

Il ne semble pas par contre que l'on ait tiré des conclusions plus générales de l'accélération de la civilisation en Pologne et en Europe aux XVI^e et XVII^e siècles. On en faisait souvent et volontiers état, en écrivant que les acquis des contemporains, cumulés en l'espace de ces siècles, non seulement égalaient ceux des anciens, mais même les surpassaient³⁵. Personne cependant ne poussait la réflexion au point de constater que si le développement de l'Europe se poursuit sur cette même voie, après un certain temps sa face (et avec celle du continent, la face de la République nobiliaire) changerait foncièrement. Comme il semble, on ne pensait pas que le développement même le plus dynamique de la science pût influencer radicalement sur le changement de la structure sociale ou des institutions juridico-institutionnelles, ou enfin saper la position de l'Eglise. On était loin encore de la vantardise naïve de l'époque des Lumières dont les représentants se demandaient si « nous ne pourrions pas étendre notre vie sur plusieurs siècles, si nous n'imposons pas aux baleines le mors et les rênes et ne voyagerons pas dans des attelages de six [baleines] d'un pôle du monde à l'autre sur l'eau et dans l'eau »³⁶.

Ce n'est pas par hasard qu'à cette époque seulement verront le jour les premières oeuvres décrivant les voyages aux siècles à venir, tels que *The Memoirs of the Twentieth Century* de Madden (1773), présentant l'Europe de 1997, ou *The Reign of George VI, 1900 - 1925* de 1763. Jusque-là, en effet, les héros des mondes (utopies) inventés vivaient dans des îles existant quelque part sur le lointain océan, mais à l'époque contemporaine. On a assez tôt commencé à expédier les héros sur la Lune et sur d'autres planètes (en Pologne, la première description en a été donnée par Dymitr Michał Krajewski, l'auteur de *Wojciech Zdarzyński, życie i przy-*

³⁵ T. Bieńkowski, *Pisarze staropolscy wobec problemów cywilizacji [Les écrivains de l'ancienne Pologne devant les problèmes de la civilisation]*, in : *Problemy literatury staropolskiej*, série 3, Wrocław 1978, pp. 88 - 89.

³⁶ I. Homola-Dzikowska, « *Pamiętnik Historyczno-Literacki* » P. Świtkowskiego, 1782 - 1792 [*Les «Mémoires historiques et littéraires» de P. Świtkowski, 1782 - 1792*], Kraków 1960, p. 138.

padki swoje opisujący [Adalbert Zdarzyński, *décrivant sa vie et ses aventures*], Warszawa 1785). Cependant aucun des auteurs du XVI^e ou du XVII^e siècle n'avait demandé à ses héros de faire des voyages dans le XIX^e, le XX^e ou le XXX^e siècle (chez nous, la chose a été faite seulement par J. U. Niemcewicz dans son pamphlet anti-sémite *Moszkopolis 3333, czyli sen niesłychany* [*Moïsole 3333 ou un rêve extraordinaire*] écrit en 1817, mais publié seulement trente ans plus tard). De tels voyages semblaient inutiles puisque rien d'essentiel ne devait changer dans l'avenir.

Les visions sarmates des siècles à venir étaient, dans une certaine mesure, un embryon de la futurologie ultérieure, tout comme l'astrologie avait contribué au développement de l'astronomie, et l'alchimie — de la chimie. Dès les XVI^e - XVII^e siècles, on s'efforçait de définir, à partir de l'analyse de l'état actuel du pays, ses vicissitudes à venir ou, plus exactement, la possibilité de sa disparition de la carte de l'Europe. Elle a été d'ailleurs la seule à se vérifier : non pas la stabilité du paradis sarmate, mais justement les démembrements ont été, dès le XVII^e siècle déjà, inscrits dans la vision de l'avenir national (c'est autre chose de savoir que les « prédictions » concrètes sur ce sujet se laissent compter sur les doigts de la main). Si le « politicien » polonais de ce temps avait pu voir le destin de la Pologne du XIX^e siècle, il aurait sans doute dit qu'elle avait subi la juste colère de Dieu qui, jusqu'à un certain temps seulement, était retenu par l'intercession de la Vierge Marie. Si, en revanche, la même vision des partages avait été étalée aux yeux du politicien noble de la première moitié du XVIII^e siècle, où le providentialisme sarmate avait évolué en la conviction plus laïque que, sans la Pologne, l'équilibre politique était impossible en Europe, il aurait été beaucoup plus difficile de comprendre les causes de sa chute. Les deux politiques, celui de l'époque des Vasa comme celui vivant sous le sceptre des Saxons, croyaient d'ailleurs que l'idylle sarmate ne prendrait fin qu'avec la fin du monde, une fin double, car le jour du jugement dernier devait apporter la destruction du globe et l'anéantissement du genre humain. Jusqu'aux temps des Lumières, toute futurologie était donc fonction de l'exposé de l'*Écriture sainte*. Pour ce qui est du vocabulaire traitant des destins futurs de la Pologne, il était puisé dans la terminologie religieuse.

On peut sans doute appeler la vision sarmate de l'avenir optimiste. Elle se fondait en effet sur la conviction que le sort futur des Polonais dépendait principalement de leur attitude envers Dieu à qui ils étaient redevables d'une réalisation solide des lois du Décalogue. « Le pessimisme polonais n'est jamais conséquent jusqu'au bout, il se transforme toujours à mi-chemin en optimisme », remarque très justement Kazimierz Kosiński. Au moment le plus désespéré, semble-t-il, était indiquée « une manière de salut, souvent en aucune proportion avec l'horreur de la situation et les horoscopes d'avenir »³⁷. Le salut devait venir de la mise en oeuvre des réformes préconisées, beaucoup plus souvent cependant il dépendait de la miséricorde divine. Le Créateur pouvait détourner le châtiment de la Pologne, et dans le pire des cas, la haute protection divine pouvait obtenir pour les Polonais un sursis de la peine. Personne ne doutait que, grâce à la Providence, la République nobiliaire avait été appelée à jouer un rôle déterminant en Europe centre-orientale, qu'elle était le sujet et non l'objet de l'histoire de cette partie du continent, qu'enfin son destin terrestre dépendait de l'attitude des Polonais envers leurs voisins, donc non pas du développement de la puissance des pays limitrophes ou des marchandages des puissances qui ne comptaient pas avec les Sarmates pieux et valeureux. Huit ans avant le premier partage (1772), l'abbé Majchrowicz écrivait que les Polonais devaient craindre « non pas les nations étrangères, non pas la puissance étrangère, non pas la trahison de nos ennemis », mais uniquement leurs méfaits et leurs péchés. S'ils s'en relèvent, rien ne les menace de la part de leurs voisins, même les plus puissants³⁸.

Il semble qu'au contraire du Moyen Age où l'humanité succombait coup après coup à des paroxysmes de peur devant le jugement dernier, et aussi de l'époque contemporaine marquée par la menace de la destruction nucléaire, aux XVI^e - XIX^e siècles l'humanité y pensait peu. Cela ne veut pas dire que les auteurs des sermons ou des postilles n'aient pas voulu susciter la crainte chez

³⁷ K. Kosiński, *Jana Dymitra Solikowskiego « Wizerunek utrapionej Rzeczypospolitej Polskiej »* [Le « Portrait de la République Polonaise affligée » de Jan Dymitr Solikowski], Warszawa 1933, p. 65.

³⁸ S. Majchrowicz, *op. cit.*, II^e partie, p. 296.

leurs lecteurs par la vision du jugement dernier, ce théâtre d'horreur sur terre porté à la millième puissance. Au fond, cependant, toutes les considérations sur ce sujet étaient un hommage rendu à l'un des thèmes bibliques plutôt que l'expression de craintes réelles dont les hommes ne devraient pas se départir dans leur vie quotidienne. Seuls les représentants des sectes religieuses radicales de l'époque de la Réforme prenaient plus au sérieux cette éventualité. La perte de l'Etat, doublée d'une diaspora totale ou partielle, créait presque généralement un climat favorable à l'apparition de prédictions sur le destin futur de la communauté ethnique ou religieuse donnée, engendrait l'espoir d'un retour des choses inespéré. De tels sentiments accompagnaient les Juifs depuis le début de leur apparition sur le sol polonais, de nombreux célèbres prophètes étaient issus de la deuxième vague d'émigration tchèque arrivée en Pologne après 1628. Les visions messianistes de l'avenir national allaient aussi accompagner les Polonais eux-mêmes à partir de la perte de leur indépendance.

Dans chaque siècle il y avait un moment où l'on se posait avec insistance la question formulée par A. Mickiewicz : « qu'en sera-t-il de la Pologne dans deux cents ans ? », et elle suscitait alors un intérêt particulier. Pour le XVI^e siècle, c'est le premier interrègne qui avait été essentiel, au siècle suivant, l'invasion suédoise, au XVIII^e, évidemment, le premier partage de la Pologne. En répondant à cette question, on n'arrivait pas à se détacher de la connaissance du passé, les pessimistes prévoyant la répétition des désastres qui, autrefois, avaient frappé les Israélites, et les optimistes, en revanche, la récurrence de « l'âge d'or » de l'humanité. En dépit des tragiques expériences, la futurologie sarmate avait gardé son optimisme. « La foi en la nation et en son avenir, trait caractéristique, répétons-le, de l'attitude des gens des Lumières, a résisté à la grande épreuve des deuxième et troisième partages, et s'est pour une grande part [...] conservée dans la période ultérieure comme la valeur la plus précieuse », constate à juste titre Kazimierz Bartkiewicz³⁹. Sur l'avenir des Polonais devait veiller, selon

³⁹ K. Bartkiewicz, *Obraz dziejów ojczystych w świadomości historycznej w Polsce doby Oświecenia [L'image de l'histoire nationale dans la conscience historique de la Pologne de l'ère des Lumières]*, Poznań 1979, p. 255.

les uns, la Providence, selon d'autres, l'aide solidaire des habitants éclairés de l'Europe occidentale, entrés sur la voie du progrès. Dans son beau livre sur l'histoire de la peur, Delumeau constate que, dans la culture polonaise des XVI^e - XVII^e siècles, elle se manifestait à un degré moindre que cela n'avait lieu en Europe occidentale ⁴⁰.

(Traduit par Lucjan Grobelak)

⁴⁰ J. Delumeau, *La peur en Occident (XIV^e - XVIII^e siècles)*, Paris 1978, p. 390.